

PIERRE
PELOT

DELIRIUM
CIRCUS

ROMANS

LUNES D'ENCRE
DENOËL

L'endroit baignait dans une lueur glauque et fanée dont les sources se trouvaient cachées par des amoncellements de caisses élevées jusqu'au plafond. La puanteur de l'air suffisait à identifier le lieu : un entrepôt, peut-être abandonné, de varech et d'algues compressées. La côte était truffée de bâtiments identiques, vieux buildings inoccupés et reconvertis. Les produits stockés là avaient plusieurs destinations possibles : distilleries, raffineries, usines d'engrais, alimentation, ou simplement épandage à cru sur les champs de quelques terres lointaines. À moins que les caisses et leur contenu pourrissent là, sur place... Quoi qu'il en soit, cela signifiait que le hangar possédait une entrée donnant sur les quais — et c'était dans cette direction que Go devait se hâter s'il voulait conserver une chance d'échapper à ses pisteurs.

DELIRIUM CIRCUS

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL

Ce soir, les souris sont bleues
Les caïmans sont des gens comme les autres
Hanuman
C'est ainsi que les hommes vivent

Série Sous le vent du monde
Sous le vent du monde*
(Qui regarde la montagne au loin)
Le nom perdu du soleil (Sous le vent du monde**)
Débout dans le ventre blanc du silence
(Sous le vent du monde***)
Avant la fin du ciel (Sous le vent du monde****)

Collection Présence du Futur
Foetus party
Canyon Street
La Guerre olympique
Messager des tempêtes lointaines
Mourir au hasard
Les Hommes sans futur (6 vol.)

Collection Présence du Fantastique
Une jeune fille au sourire fragile

Collection Sueurs froides
La Nuit sur Terre
Noires racines
Le Bonheur des sardines

Collection Présences
Une autre saison comme le printemps

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Le Rêve de Lucy, *Points Seuil*, 1997
La Forêt muette, *Éditions Verticales*, 1998, *Points Seuil*, 2000
Le Jour de l'enfant tueur, *Points Seuil*, 1999
Natural Killer, *Éditions Rivages*, 2000
La Piste du Dakota, *Éditions Pétrelle*, 1999
Le Méchant qui danse, *Éditions Rivages*, 2000
Le Pacte des loups, *Éditions Rivages*, 2000

PIERRE PELOT

DELIRIUM
CIRCUS

ROMANS

LUNES D'ENCRE
DENOËL

Collection LUNES D'ENCRE
Sous la direction de Gilles Dumay

Delirium Circus, 1977, Pierre Pelot
Transit, © 1977, Pierre Pelot
Mourir au hasard, © 1982, Pierre Pelot
La Foudre au ralenti, © 1983, Pierre Pelot

Et pour la présente édition :
© 2005, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

Delirium Circus

S. 236. Int.

Tout allait bien pour Zorro Nap.

Une bonne intégration. Il le savait même s'il n'en avait pas réellement conscience.

Tout va bien, Zorro Nap... La poudrière...

Une vague somnolence s'était emparée de lui, à un moment donné, alors qu'il s'était affalé dans le siège de cuir défoncé, les jambes croisées jetées sur le plateau du bureau. Il avait écouté, un certain temps, les bruits divers qui s'entrecroisaient au-dehors, et les émanations sonores de ce réseau vibrant avaient contribué à son endormissement. Coupure noire, tranchée dans le fil du temps. Réveil.

Zorro Nap se redressa sur le siège ; il décroisa les jambes et posa ses pieds au sol. Sa bouche était pâteuse, il avait les reins douloureux. Tout cela très normal. La fatigue.

Tout va bien, Zorro Nap.

Naturellement, la fatigue... Il ne pouvait guère espérer une fraîcheur physique intacte, après plus de quinze jours de siège et de bagarres spasmodiques, dont certaines avaient déchaîné une violence inimaginable.

Fort-Waterlamo tenait bon.

Depuis plus de quinze jours, et en dépit des pertes subies

sous les coups de boutoir des troupes autrichannes, Fort-Wateralamo tenait bon. Pour combien de temps encore ? « Jusqu'au bout, songea Zorro Nap. Jusqu'à la victoire. »

Car les Français vaincraient. Ils devaient vaincre : c'était écrit...

Les officiers, Zorro Nap, comment se portent-ils ? Le moral, et le reste ? La poudrière, n'oublie pas...

Il jeta un coup d'œil en direction de la fenêtre. Les carreaux étaient sales, barbouillés de suie et de poussières diverses ; une fêlure marquait un angle ; de la poussière, également, sur le rebord de la fenêtre, ainsi qu'au sol — comme un véritable tapis recouvrant le plancher brut et sur lequel des traces de pas s'entrelaçaient pour dessiner des motifs sauvages très compliqués.

Dehors, planait un relatif silence. De temps à autre, des voix lointaines s'élevaient : un appel incompréhensible suivi d'une réponse tout aussi floue. Le soir tombait, la lumière était douce, feutrée.

À l'intérieur de la pièce, la pénombre s'installait progressivement. Une lampe à pétrole allumée, sur le bureau, essayait de repousser l'assaut du mieux possible. Zorro Nap, un instant, se laissa prendre aux fascinants tremblements de la courte flamme orangée, dans le tube de verre bulbeux. Il ne se souvenait pas avoir allumé la lampe et ne l'avait probablement pas fait.

Il se leva. Une vigueur toute neuve avait coulé en lui, de nouveau, tandis que le mauvais sommeil s'abattait sur son cerveau. Il savait que ce regain d'énergie le soutiendrait sans problème le temps nécessaire. Il avait l'impression que son esprit crépitait, traversé par des vagues accélérées de fourmillements.

La pièce était petite et basse. Un mur entier était construit en pierres rondes, les autres étant en bois : des rondins grossièrement équarris posés les uns sur les autres. Le mur de pierre était une paroi intérieure, ceux de rondins donnaient sur l'extérieur. Il y avait, adossée aux moellons, une grosse cheminée

dont l'âtre se trouvait très encombré de cendres froides. En plein centre du plafond, l'œil glauque et rond d'un hublot électrique, de verre dépoli, surveillait la scène. Mais c'était un œil mort. Depuis longtemps le bloc énergétique du Fort avait sauté, au cours des premiers bombardements de l'armée autrichienne. Pour la même raison, les radiateurs muraux à bain d'huile étaient froids.

Zorro Nap fit un pas de côté, un peu au hasard, simplement pour s'éloigner du bureau. Une lame de parquet gémit ; ce fut suffisant pour réveiller les deux personnages affalés côte à côte sur le bat-flanc, près de la cheminée.

— Reposés ? s'enquit Zorro Nap.

Il laissa les deux officiers reprendre pied dans la réalité — ce qui leur demanda quatre ou cinq secondes, pas davantage —, les regarda se redresser et s'asseoir sur la couchette grinçante. Leurs uniformes étaient froissés, déchirés et couverts de boue sèche.

— J'ai l'impression d'avoir dormi des siècles, dit le plus grand des deux.

Il était lieutenant des forces résistantes francaïnes, s'appelait Calacan, et offrait un modèle rare de maigreur. L'autre était un capitaine des Volontaires, plus trapu, quoique relativement décharné lui aussi. Il se nommait Jossip.

— Tous nos réveils sont identiques, dit Zorro Nap en débouchant la bouteille d'alcool posée sur le rebord de l'âtre. Nous fermons les yeux pour quelques minutes, et nous les ouvrons avec la sensation d'avoir perdu un temps fou. (Il versa l'alcool dans les verres, après avoir soufflé sur la poussière qui n'en finissait pas de voler et de se déposer partout, toujours...) C'est à cause de la fatigue. La fatigue...

Il n'acheva point la phrase, reboucha la bouteille. Il laissa les deux officiers se saisir de leurs verres, prit le sien. Ils avalèrent une gorgée en silence. Jossip se leva, fit quelques pas qui l'amenèrent devant la fenêtre aux carreaux fendus.

— Tout semble calme, dit Zorro Nap.

— Ils vont probablement tenter un sale coup dans le courant de la nuit. Ils nous ont laissés en paix depuis trop longtemps, répondit Calacan.

— C'est aussi mon avis, acquiesça Zorro Nap, après avoir d'un seul coup séché le contenu de son verre, et reposé celui-ci à côté de la bouteille. Et je ne serais pas étonné qu'ils remettent ça dans le secteur de la poudrière. Ils ne sont pas fous et savent fort bien qu'un coup de force de ce côté-là peut leur valoir la victoire.

— Mais ils savent également que nous le savons, dit Jossip depuis sa fenêtre, se retournant tout juste pour soutenir le regard de Zorro Nap. S'ils prennent la poudrière pour cible, ils le feront, à mon avis, en mettant toutes les chances de leur bord. Une action de commando me paraît plus aléatoire.

Zorro Nap ne répondit pas immédiatement. Pendant quelques secondes, interminables, ils s'affrontèrent, lui et Jossip, croisant leurs regards perçants. Ce fut finalement Jossip qui rompit le premier, sur un petit hochement de tête. Il avala la dernière gorgée d'alcool contenue dans son gobelet, reposa celui-ci sur le bord de la fenêtre.

— Je vais voir un peu ce qui se passe dehors, avant la nuit noire, dit-il.

Il sortit. Claqua un peu trop fort, peut-être, la porte derrière lui.

— Nous sommes tous énervés, remarqua Calacan, avec un petit geste de la main qui voulait détendre l'atmosphère. Tous énervés après quinze jours de terreur, sans savoir si nous en sortirons jamais...

— Nous en sortirons, dit Zorro Nap. Moi, je le sais. Nous en sortirons, je vous le garantis, Calacan. Si les troupes de renfort qui attendent à quelques lieues d'ici pouvaient être au courant de notre situation ! Bon Dieu, Calacan ! Je suis persuadé que le général Amiez ignore tout de ce merdier lamentable dans lequel nous pataugeons... ou encore, au pire, il s' imagine que nous sommes morts, tous, depuis longtemps !

Calacan hochâ la tête. Il frota nerveusement, du bout des doigts, ses joues couvertes de barbe rude.

— Nous n'avons aucun moyen de prévenir le général Amiez. Nos circuits sont brouillés régulièrement par les Autrichiens. Quant à dépêcher un messager à travers les lignes ennemies... Toutes nos tentatives se sont révélées parfaitement folles.

— Je sais, bougonna Zorro Nap. Je sais bien, Calacan... C'est tellement... tellement idiot ! J'ai passé ma vie à conquérir et pacifier les peuples de cette planète, à propager et étendre partout les bienfaits de la civilisation française, et il faudrait que je claque ici, dans ce trou, sous les lasers d'invasisseurs autrichiens de cette foutue planète Goz ? Vous pouvez être sûr, Calacan, que je ne m'y résoudrai pas !

— Nous pouvons toujours compter...

— Nous pouvons compter sur nous-mêmes, un point c'est tout ! Et envoyer encore un messager qui parviendra jusqu'aux lignes d'Amiez ! Voilà ce que nous devons faire !

— Ce sera le dix... non, le douzième. Et comme les onze précédents, il ne reviendra pas... sinon sous la forme méconnaissable d'un cadavre mutilé.

— Ce n'est pas dit, affirma Zorro Nap. Pas si ce douzième messager n'est autre que... moi.

Calacan accusa le coup, muet et bouche ouverte. Zorro Nap l'abandonna à son ébahissement pour aller à son tour se planter devant la fenêtre. À travers la vitre sale, il regarda le soir qui s'étirait sur la cour du Fort. Il regarda les remparts crevassés, les soldats survivants entassés sous les créneaux. Il regarda le ciel blafard. Puis il soupira, et fit de nouveau face à Calacan.

Tout va bien, Zorro Nap.

— Vous n'y songez pas, général ! souffla Calacan. Nous avons terriblement besoin de vous ici ! Si vous partez...

— Vous n'aurez guère besoin de moi, coupa Zorro Nap, si je me fais massacrer au milieu de vous tous...

— Vous savez bien que c'est *impossible* !

Zorro Nap sourit rapidement, détourna les yeux une seconde. Il reporta son attention sur le visage hâve de Calacan.

— Merci pour votre confiance, lieutenant. Mais je ne partage pas vos certitudes. Pourquoi les Autrichiens mettent-ils autant d'acharnement à nous enfoncer ici, dans ce trou ridicule de Fort-Wateralamo ? Parce que j'y suis. Parce que le général Zorro Nap s'y trouve, en compagnie de quelques braves. C'est moi qu'ils veulent...

— Et ils peuvent vous mettre la main dessus, précisément, si vous tentez de traverser leurs lignes. Tout sera dit.

Zorro Nap sourit encore. Il poursuivit :

— Premièrement, ils ne me poseront pas la main dessus. Ensuite, si jamais ils y parvenaient, cela mettrait un terme à cette guerre et sauverait Fort-Wateralamo. Enfin, si je passe — et je passerai ! — il vous suffira de leur faire savoir que je ne suis plus dans les murs pour freiner leurs assauts.

— Vous pensez donc, réellement, faire une tentative ?

— J'y songe, dit Zorro Nap. Les précédents messagers étaient tous des Volontaires, aux ordres de ce sacré Jossip.

— Jossip n'est pas un mauvais bougre, général, souffla Calacan. Je vous l'assure.

— Jossip est un Volontaire, dit Zorro Nap. Un homme de ce pays récemment conquis par les troupes françaises... un barbare à peine dégrossi.

— Mais de là à le soupçonner d'intelligence avec ces Autrichiens...

— Je préfère soupçonner à tort, Calacan, et faire en ce domaine des erreurs positives... Je vais maintenant rejoindre les troupes sur les remparts.

Il sortit.

Un instant, Calacan demeura pétrifié, avant de soupirer longuement, les doigts crissant de bas en haut dans sa barbe dure. Il retourna s'asseoir sur le bat-flanc.

Invisibles, quatre regards précis le tenaient au centre de

leurs champs croisés. Un cinquième tombait du globe terne du plafonnier.

S. 237. Ext-Noc.

Wilkes tremblait. Ce n'était certainement pas de froid, et encore moins de peur. Il tremblait tout bêtement d'excitation et ne souhaitait qu'une chose : se montrer à la hauteur de la tâche qui lui était confiée, répondre, au mieux de ses possibilités, à tout ce que l'on attendait de lui. On attendait beaucoup de lui, ainsi que d'une vingtaine d'autres soldats placés pour l'occasion sous ses ordres.

On attendait qu'ils jouent leurs rôles à la perfection, la moindre défaillance étant exclue.

Wilkes se demanda combien, parmi cette vingtaine de calamiteux qui l'accompagnaient, ressentait les mêmes vibrations que lui. Il leur jeta un coup d'œil, dut constater qu'ils avaient tous l'air parfaitement calme, voire presque détendu « Naturellement, songea Wilkes, mais ils n'ont rien à perdre, eux. »

Rien à perdre, sinon la vie.

« Évidemment, mon vieux Wilkes, et toi aussi tu peux fort bien y laisser ta peau. Seulement, tu n'y tiens pas du tout. Claquer dans cette opération, c'était également effacer d'un seul coup le chemin parcouru péniblement jusque-là, et faire mentir la Chance qui a si bien su poser son doigt entre tes yeux... Parfaitement, mon vieux Wilkes... »

Les calamiteux attendaient en silence, affalés dans la tranchée de première ligne. Leurs crânes étaient à moitié rasés, suivant une ligne qui partait de milieu du front pour finir sur l'occiput, ainsi que le voulait la mode de combat des Autrichiens ; les cheveux conservés étaient fournis et longs, liés sur l'oreille en une queue dont l'extrémité descendait plus bas que l'épaule. Ils avaient retiré leurs bijoux de parade, par mesure de prudence et d'efficacité, afin d'éviter le moindre cliquetis qui aurait pu trahireusement déceler leur présence aux gardes

du Fort. Leurs torses étaient nus, enduits de graisse noire sur laquelle le sable farineux se collait. Ils ne portaient que leurs pantalons de peau, et des bottes souples aux tiges lacées jusqu'à mi-cuisse. Et puis leurs armes.

Ce sera une victoire, Wilkes. Tout ira bien.

C'était un peu comme si l'affirmation lui avait été soufflée par Dieu sait quel superviseur invisible au courant de tout, et spécialement du futur immédiat.

Tout irait bien, naturellement.

Mais ce ne serait pas facile.

« Rien n'est facile », se dit Wilkes, tout en se redressant sur un coude. Sa tête à demi rasée émergea de quelques centimètres au-dessus de la tranchée. Suffisamment pour que son regard file à ras de terre en direction du Fort.

Le sol était plat — ou presque. La suite régulière des maigres dunes ne pouvait guère prétendre déformer réellement cette platitude. Le sable était abondamment semé de boules d'épineux couverts de feuilles cassantes et brûlées par le soleil. Au-delà de ce champ ébouriffé s'élevait la masse confuse du Fort. Pas un feu ni la moindre lumière. C'était comme si l'endroit était abandonné. Une impression de calme absolu régnait sur le lieu, et le silence était pareil du côté autrichan. Calme... calme... mais rien, bien entendu, n'était plus faux. Wilkes n'était pas un naïf : il ne se laisserait pas tromper par cette impression paisible.

Le Fort était distant d'environ quatre à cinq cents mètres. Tous les remparts avaient été sérieusement endommagés par les bombardements des jours précédents, à l'exception du mur nord, derrière lequel se trouvait la poudrière. Là était l'objectif du commando dirigé par Wilkes.

Wilkes consulta son chrono-bracelet : dans cinq minutes, la noirceur de la nuit atteindrait son maximum. Une nouvelle bouffée de nervosité courut sous sa peau. La paume de ses mains était moite, il les essuya une fois encore sur son pantalon, en essayant de rendre le geste naturel. Il se disait que les

calamiteux n'avaient pas à s'apercevoir de sa nervosité : il était leur chef et devait faire preuve d'autant de sérénité qu'eux... Il referma les doigts de sa main droite sur la crosse de son pisto-jet.

Tout ira bien, Wilkes.

La Chance ne l'avait-elle pas royalement servi, jusqu'alors ? Il avait intercepté en personne quatre des messagers envoyés par ceux du Fort. De ses mains, il les avait égorgés proprement, ce qui lui avait valu d'être remarqué par un des commandants. Pour cela, on lui avait confié cette mission présente.

Tout ira bien, Wilkes.

Il était fatigué et nerveux, mais tout irait bien. C'était vital, pour lui, et il le sentait. Il était en guerre depuis si longtemps !

Il n'avait jamais connu que la guerre — c'était le destin des Autrichans. Il était un Autrichan et curieusement, il ne possédait pas le moindre souvenir de sa patrie d'origine. Il se souvenait confusément que la planète Goz était située quelque part au nord de... Non. Même pas. La planète Goz était située au diable.

Par contre, il avait une certitude : le Fort assiégé devait tomber rapidement aux mains des siens. Dans ces murs, se trouvait le général ennemi Zorro Nap. Il savait que Zorro Nap devait mourir.

N'en demandait pas davantage.

Il jeta un nouveau coup d'œil à son chrono. Son cœur manqua un battement. Les plus proches calamiteux le regardaient, attendaient. Wilkes fit un signe de la tête et, le premier, il quitta la tranchée pour ramper sur le sable, à travers le dédale de broussailles naines, en direction du Fort. Les autres le suivirent, en silence.

S. 238. Ext-Noc.

Les hommes étaient assis sous les créneaux, adossés à la pierre chaude ; un grand nombre étaient allongés à même le sol du chemin de ronde, et ils dormaient, la tête posée au creux

d'un bras, une main sur leur fusil-rad. Ceux qui ne dormaient pas scrutaient la plaine sombre, ou bien chuchotaient entre eux, accroupis derrière la muraille, dans les gravats et débris de toutes sortes. Lorsque Zorro Nap passait devant eux, ils s'interrompaient pendant quelques secondes, attendaient un mot, une parole du général. Ils répondaient par un hochement de tête, ou par une mimique décidée, ou encore ils lâchaient une courte phrase pour dire leur ferme intention de tenir à tout prix. Un grand nombre de soldats avaient déjà donné leur vie pour Zorro Nap, et tous ceux-là étaient bien décidés à faire de même si besoin était — tous espéraient néanmoins s'en tirer.

Calacan rejoignit Zorro Nap à l'extrémité du mur nord, sur le chemin de ronde. Autour de Fort-Wateralamo, la plaine était silencieuse et calme — probablement trop silencieuse et calme. Les lignes ennemies autrichannes étaient invisibles dans la nuit, sans le moindre feu de camp, sans une lumière pour les situer. On aurait pu s'imaginer que les troupes des envahisseurs avaient levé le pied, s'étaient fondues dans la nuit, à un moment donné, comme par magie. C'était bien là le plus inquiétant... et Calacan le dit à haute voix après avoir laissé errer son regard pendant quelques minutes au plus profond de l'ombre.

— Oui, acquiesça Zorro Nap. Je partage votre avis et vos craintes, lieutenant. Cela confirme mon intuition.

Il se laissa glisser le long du créneau de pierre, jusqu'à se retrouver assis sur ses talons. À deux ou trois pas de là, sur le chemin de ronde, une quinzaine de soldats se tenaient pareillement accroupis, l'arme prête, postés en surveillance étroite au-dessus du bâtiment de la poudrière dont la toiture plate, en contrebas, dessinait un rectangle clair. De l'autre côté du bâtiment, le rempart était partiellement écroulé; les trous ouverts dans le chemin de ronde avaient été rafistolés à l'aide de poutres et de planches : il y avait, là aussi, une vingtaine de soldats qui attendaient, l'arme au poing, repoussant le sommeil et l'épuisement.

— En face, ils préparent un coup de main, j'en suis persuadé, dit Zorro Nap.

Citizen est l'acteur du moment, une véritable célébrité cantonnée aux rôles de justiciers et de libérateurs.

Il possède une merveilleuse maison, un jardin immense et une plage privée pour son seul usage.

Mais cet éden individuel est un mensonge : la mer est factice, le ciel est constitué par la paroi d'une bulle, sa femme, si attentionnée, n'est qu'une poupée électronique. Tout son univers est truqué, même son art puisqu'il interprète ses rôles drogué et hypnotisé.

Alors, pour Citizen le temps est venu de tout quitter et de trouver, enfin, la vérité...

Durant les années 70-80, Pierre Pelot a publié quelques-uns des romans les plus mémorables de la science-fiction française, des œuvres souvent considérées comme dickiennes, mais qui étaient avant tout profondément personnelles et contestataires.

Voici réunis quatre des romans les plus percutants de cette époque particulièrement faste.

Au sommaire :

- *Delirium Circus*
(Grand Prix de l'imaginaire)
- *Transit*
- *Mourir au hasard*
- *La Foudre au ralenti*

**Illustration de couverture
Sparth**

Pierre Pelot a écrit près de deux cents romans. En 2003, les éditions Denoël ont publié son chef-d'œuvre : *C'est ainsi que les hommes vivent*.



DENOËL
LUNES D'ENCRE

B25579.2 02.05
ISBN 2.207.25579.4
30 €

